

COURAGE CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRES. — GAITÉ. — SANTÉ. — BIEN-ÊTRE. — SAVOIR.

LE FAUTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et publié, par

W. H. AUBIN, Rédacteur, N. H. ROWAN, Imprimeur.

N^o. 32, Rue St. Jean, Québec.

Ce journal paraît deux fois par semaine le MARDI et le SAMEDI. L'année est divisée en 26 numéros et se divise en trimestres de 9, sans perte pour l'abonné. — Le prix d'abonnement est de 2 piastres par an et de 25 centimes par trimestre. — On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois. — Le prix du port des lettres et une piastre pour toute la province. — Tous les communications, annonces ou réclamations devront être adressées. — On insère gratuitement tous les articles d'utilité et d'intérêt public; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rétribution de 2 sous par ligne.

Prix des Annonces. Première insertion, 6 lignes et au dessous, une centime par ligne. Au-dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. Chaque insertion suivante se fait au quart des prix ci-dessus. — Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire. — PRIME. — On donne le journal gratuit aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celui qui en insère pour dix piastres ont droit en outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit moitié de ces ouvrages, à précaution en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille gratis.

Mélanges Littéraires.

La note en permettra la lecture à sa fille.

Poesie.

UNE ÉTOILE SUR LES LAGUNES.

PAR CASIMIR DELAVIGNE.

Luis sur nous, étoile charmante,
Muet témoin de nos douleurs!
A minuit, mon amie absente
Te regarde en versant des pleurs.
Dans les cieux où ton cours s'empourne,
Tu sembles s'élever et souffrir,
Comme moi, sur cette onde morte
Où ton pâle éclat vient mourir.
Morne soleil, clartés pâlissantes,
Qui vous versez des feux si douloureux,
A vos maux êtes vous sensibles?
Aimez-vous si comme nous ?
En nous faisant son esclavage,
Peut être un autre, tes amours,
Houls son éternel veuvage
Loin du cercle qui te parcoure,
Où peut-être tu vois pointer
Son globe amoureux dans les airs,
Si ses raisons pour se rejoindre,
Des cieux traversant les déserts;
C'est à des siècles l'intervalle,
Quand sur nous il vit, en passant,
De sa chevelure fatale
Dégolger l'éclair menaçant.
Avec tes feux sa flamme errante
Se confond dans l'immensité;
La terre tremble d'épouvante,
Et tu félicites du volé.
Mais vivement tu le rappelles;
Il suit, il fuit, et, pour adieux,
Lance vers toi les étincelles
Qu'il écoue au penchant des cieux.
Comme un phare à travers l'orage,
Il voit pâlir ton célat pur
Eux et océan sans rivage
Dont il font les vagues d'azur.
Puis un an, puis un siècle passe,
Puis encore un siècle, et tu cours
T'entraîne toujours dans l'espace,
Loin de lui qui t'a toujours,
Soumis à des fois à funestes,
Que tu dois voir et tristement
Dans les solitudes célestes,
Dans les débris du firmament!
Pleure, pleure, étoile charmante;
Et fais sur nous dans tes douleurs;
Carne moi, mon amie absente
Te regarde en versant des pleurs.

Un coup du Sort.

Il n'est personne qui ne connaisse quelque ouvrage ou de nos jours le nom d'Albert Durer, ce peintre allemand dont le portrait Maximilien disait : "Je puis bien d'un paysan faire un noble, mais je ne puis changer un ignorant en un aussi habile artiste qu'Albert Durer; d'où je dois faire bien autrement cas d'Albert Durer que de tous les nobles de ma cour."

En outre, pour le peu que l'on soit versé dans la biographie des artistes célèbres, on sait, jusque dans ses moindres détails, la vie agitée du peintre allemand, et l'on a quelque anecdote à dire sur l'humour quineuse de sa femme et sur les tracasseries perpétuelles dont elle harcèle le pauvre homme. Avare, quineuse, se laissant aller à la fougue d'un caractère bizarre, elle n'était pas moins désarmée par la passeresse harmonieuse de Durer, ni par sa patience à toute épreuve. En vain se livrait-il, avec une assiduité sans exemple, aux travaux de son art, et chaque jour produisait-il une de ces admirables gravures que l'on recherche encore aujourd'hui avec tant d'avidité, elle venait le poursuivre jusque dans son atelier, et là, en présence de ses élèves, elle lui arrachait ni les cris, ni les sautes, ni les injures.

Elle avait pour habitude d'écouter dans ses cricrilleries le nom de Samuel Dabohret. C'était un des élèves de Durer, qui paraît admis par pitié dans son atelier, malgré son âge et son indigence. Car Samuel comptait près de quarante ans, et n'avait d'autre ressource pour vivre que celle de peindre des enseignes ou des tentures d'appartements, sorte de labeur dans fort répandu en Allemagne. Petit, bossu, d'une grande laideur, et par dessus tout cela, bête à ne pouvoir prononcer deux syllabes, vous comprendrez qu'il se trouvait le jouet des autres élèves de Durer, et que si l'on jouait un mauvais tour dans l'atelier, ce mauvais tour s'adressait constamment à Samuel. Bâillon par ses camarades, tourmenté par Madame Durer, qui ne pouvait lui pardonner d'être admis gratis dans l'atelier, et n'ayant pour ses repas que du pain noir, quand toutefois il avait du pain, le pauvre garçon ne trouvait de répit que les jours où il pouvait s'échapper dans le campagne et aller peindre, à son aise, quelques-uns des beaux sites si nombreux dans les environs de Nuremberg. Alors ce n'était plus le même homme. Sa figure humble et chagrine s'épanouissait et devenait radieuse au soleil. Il filait le voir, assis sur le gazon, son portefeuille sur ses genoux, et ôtant de sa tête quelques-unes de ces admirables effluves de lumière qu'il excellait surtout à reproduire. Après avoir passé la journée de la sorte, il revenait à Nuremberg, et le lendemain il se gardait bien, dans l'atelier, de parler de son excursion de la veille, et encore moins de montrer les esquisses qu'il avait dessinées. Habitué à être le but de railleries sans pitié, il ne pouvait supposer que la vue de ses dessins dit exciter autre chose que des railleries; il recevait donc silencieusement, dans le coin le plus écarté, la petite place habituelle où il travaillait les gravures de son maître, et remplissait, relativement à ces œuvres, les fonctions que les praticiens remplissent près des statuaires.

Excepté ces rares excursions champêtres, dont nous venons de parler, Samuel arrivait à l'atelier dès le point du jour, et y demeurait jusqu'à la nuit. Alors il rentrait dans son grenier, et reproduisait sur la table, par ses yeux, tout ce qu'il avait vu de la campagne. Pour se procurer des matériaux et des couleurs, il s'imposait les privations les plus dures; il alla même plusieurs fois, dit l'historien allemand auquel nous empruntons ces détails, il alla même jusqu'à dérober à ses camarades des vessies de couleurs et des pinceaux, tant il aimait l'art passionnément et par-dessus tout.

Trois années s'écoulèrent de la sorte sans que Samuel eût créé le moins du monde, soit à son maître, soit à ses camarades, les travaux nocturnes auxquels il se livrait. Cependant parvenu-il à se marier? C'est un secret entre Dieu et lui.

Un jour, il tomba malade; une fièvre violente s'empara de sa chétive personne, et durant près d'une semaine il demeura géant sur son grabat, sans que nul vint compatir à ses souffrances. La vie en feu, et sentant qu'il allait être abandonné, il prit une résolution désespérée; il se leva, mit sous son bras le dernier tableau qu'il avait peint, et se dirigea vers le magasin d'un brocanteur, afin de vendre son œuvre, n'importe à quel prix. Le hasard voulut qu'il passât devant une maison où se trouvait rassemblé beaucoup de monde. Il s'approcha d'un huisier-prieur, et lui dit : "Voilà un tableau que j'ai peint, et que je voudrais vendre à quelque bon homme; j'en ai besoin, et j'en ai besoin." Le brocanteur, après avoir examiné l'œuvre, et suivant l'usage, dispersés sans pitié et vendus après la mort du savant qui avait passé sa vie à en enrichir sa précieuse collection.

Samuel s'approcha d'un huisier-prieur, et lui dit : "Voilà un tableau que j'ai peint, et que je voudrais vendre à quelque bon homme; j'en ai besoin, et j'en ai besoin." Le brocanteur, après avoir examiné l'œuvre, et suivant l'usage, dispersés sans pitié et vendus après la mort du savant qui avait passé sa vie à en enrichir sa précieuse collection.

Personne ne répondit.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura le pauvre Samuel, mon tableau ne sera pas vendu! Que vais-je devenir?"

Et pourtant c'est mon meilleur tableau; j'en ai besoin, et j'en ai besoin. Le brocanteur, après avoir examiné l'œuvre, et suivant l'usage, dispersés sans pitié et vendus après la mort du savant qui avait passé sa vie à en enrichir sa précieuse collection.

A vingt-cinq heures, un autre homme vint le voir, et se leva sur la pointe de ses pieds, il tâcha de voir quelle personne venait de prononcer ces paroles, trois fois bécote... O surprise, c'était le